

UN ACRONYME DE PLUS

Sandrine Salières Gangloff

raconter la vie

Faire valoir son expérience professionnelle, en vain.

Le facteur vient de passer. Je sors aussitôt pour ouvrir la boîte aux lettres. Peu de monde en ce début d'année 2010 se promène dans mon village. 3 ans après mon déménagement, j'ai l'impression d'avoir repris du poil de la bête.

2007 avait été une année funeste, à bien des égards : mon ex s'installe avec sa nouvelle compagne en duo dans un atelier et achète une maison en Bretagne, mon pays de cœur. Mon père m'apprend qu'il est très malade, un cancer. Je fais faillite et dois renoncer à la boutique de l'autre côté de la rue, face à la petite maison que j'occupe seule avec ma fille. L'autre partie de la famille ne me donne pas de signes de vie. Je les sais nantis et à l'abri. Un crève-cœur quotidien.

Seules Madame la Maire de Trôo et une amie commune se battent pour que j'accède à cette petite maison en bas du village troglodyte.

3 ans après, je peine, je souffle : en déménageant, j'ai perdu un tiers de mon chiffre d'affaires, déjà faible. Le Conseil Général m'octroie une aide au logement et des commodités pour élever ma fille un peu plus décemment.

Mon objectif est clair : retrouver du chiffre d'affaires pour enfin me sentir normale et vivre du fruit de mon travail.

Hélas, je me casse le nez sur bien des portes administratives : pas de budgets, pas les bons diplômes, trop loin de la ville, inconnue des listes officielles des relieurs restaurateurs compétents et habilités à travailler avec ces administrations.

Mon père décède. À grand peine, j'obtiens un petit capital qui me donne un peu d'air face à cette famille murée dans ses névroses.

Je ne réalise pas, durant toutes ces années, combien la solitude et les combats quotidiens m'ont épuisée.

Par hasard, au fil de ma curiosité sur Internet, je trouve un lien sur la V.A.E., un acronyme de plus. Quelques recherches complémentaires me permettent

de savoir qu'il s'agit de la validation des acquis de l'expérience. Providentielle définition qui m'ouvre un large avenir dans mes plus beaux rêves d'activité et d'atelier.

L'administration

J'aime lire, j'aime écrire, j'aime chercher le terme qui résiste à ma compréhension. Je ne me souviens pas avoir autant aimé découvrir le sens d'un mot qui résiste à la globalité de l'approche d'un texte, d'une notion, avant d'avoir compris la rapidité de la frappe des mots clés sur le clavier informatique. Souvent je critique cet outil qui me ravage le temps, celui que je ne passe pas dans l'atelier à travailler sur les livres. Je consacre beaucoup de temps à chercher, apprendre, comprendre, combler les lacunes de mon adolescence scolaire malmenée par des déménagements trop fréquents. J'ai parfois des problèmes de délais dans mon atelier et face à mes clients, à cause de cette addiction. Mais je digresse, mon activité favorite à l'image de Borges, maître en tout : à penser, à lire, à rêver et réfléchir sur ce monde absurde désormais.

Pour prétendre à la V.A.E, l'administration me demande de remplir des dossiers et d'apporter des preuves de ce que je suis. Je suis restaurateur de livres anciens : je les connais par cœur, les livres. Ils me parlent à travers mes 5 sens : la vue, l'odorat, le toucher, l'ouïe, le goût, celui de la colle et de la cire d'abeille.

Je remplis les dossiers, le premier fait de cases et de descriptions : quelles écoles, quelles formations, quelles expériences, quelles motivations.

Je joins des photos et des copies de mes précieux papiers conservés depuis tant d'années pour définir ce que je suis censée être. Ils sont la preuve que j'ai été sur les bancs de l'école, que j'ai su m'adapter, que j'ai appris, réfléchi.

Je ne me souviens pas avant 2002 – date de mon installation comme relieur à la Chambre des Métiers, institution hautement honorable et symbolique –, d'avoir eu un rôle, une place à plein temps, un but précis. Quand il me revient ces souvenirs, ma gorge se serre, je n'arrive plus à respirer. Les années 90, à la dérive, sans rêve.

Je remplis ces dossiers de V.A.E le plus précisément possible, avec application. Me conformer à ce qui est demandé. Ne plus digresser. Je

pleure souvent de ne pas me sentir à ma place dans ce monde formaté. Ma tête dépasse trop souvent.

J'envoie le dossier, première étape. Des mois à attendre le droit de remplir le second.

V.A.E et compétences

De 2010 à 2014, j'ai investi 12 000 euros dans des livres sur la technique de la reliure et l'histoire du livre que j'ai fait venir du monde entier avec l'aide d'un libraire spécialisé. J'aime mieux dire 2400 euros par an, ça paraît moins important comme somme d'argent dépensée sur mon héritage, psychologiquement. Des livres qu'on ne trouve que difficilement, accessibles seulement dans les bibliothèques techniques des écoles, à la BNF, à la Sorbonne ou ailleurs, toujours trop loin de chez moi.

On me demande pourquoi j'ai choisi d'acheter une maison à Trôo, si loin, perdue au milieu d'un territoire que beaucoup d'universitaires peinent à placer sur la carte de France : la région Centre, région qui ne trouve pas sa définition (sa place ?) entre les Ligériens et les Parisiens. Je n'ai pas choisi. Le petit héritage que j'ai reçu ne me permettait pas d'avoir quelque chose en ville. Le peu de richesse que je crée ne me permet pas non plus de tout dépenser et de miser sur un seul projet.

J'ai une fille que j'élève seule et dont l'avenir dépend de la capacité que j'aurai à financer ses études. Lourdes responsabilités. Je me bats pour tout ça. En 4 ans, j'ai donc investi – terme choisi : on investit dans l'avenir mais on dépense en pacotille – dans mon lieu de vie, mon lieu professionnel et les études de ma fille.

Mes compétences de restaurateur au bout de 18 ans ne sont plus à prouver. Je peux toujours me perfectionner, faire attention à mes choix, établir une liste déontologiquement correcte des pratiques de mon métier selon l'UNESCO, les Archives Nationales et l'INP.

C'est justement l'institut national du Patrimoine (INP) que je choisis pour présenter le fruit de mon travail, mettant toutes les espérances entre leurs mains. Je ne me sens ni au-dessous d'eux parce que j'ai un niveau DEUG, un CAP et plusieurs certifications professionnelles dans mon métier, ni au-dessus de personne. Je suis compétente dans ce que je fais. Les livres

ressortent de chez moi entiers, sauvés et conformes en tout point aux chartes éthiques. Ce gros mot qui a envahi le moindre petit métier en France : il faut être « conforme » à quelque chose. Je sais que me plier à ces règles ne fait pas de moi autre chose que ce que je suis : une bête de travail et d'adaptation qui fonce sans regarder les petites lignes des contrats ; on verra plus tard. C'est la première erreur que je reproduis toujours. 25 ans pour la comprendre : rien ne sert de courir si on n'a pas un bon appui dans le domaine où l'on prétend être un bon élément.

L'expérience que l'on se forge avec sérieux dans un atelier loin de tout est sujette à suspicion. Heureusement, pendant 3 ans j'ai travaillé avec les Archives départementales de Touraine. C'est un bon point : c'est presque la maison. Je vois les gens se détendre et la discussion s'ouvrir. Cette fois, j'ai un petit avantage.

Pour bien travailler les livres dans le respect du métier, je m'appuie sur tous les travaux universitaires de France, toutes écoles confondues, n'ayant pas de chapelle et faisant de ma ligne de conduite un mot : l'interdisciplinarité.

Ou, encore mieux, l'« exterdisciplinarité ». Ce terme n'existe pas mais il est celui qui rend le mieux compte de ces heures infinies à comprendre ce qui motive les recherches des équipes en charge d'un fond ancien : la description codicologique, le recensement des fonds anciens, la préservation d'un patrimoine presque rendu invisible au commun des mortels.

La transdisciplinarité aussi : le fait de mettre en lien plusieurs domaines de compétences à travers des équipes savamment choisies. Je suis le maître d'œuvre dans mon atelier : je choisis des professionnels qui travaillent sur les corps d'ouvrage que je refais, pour la dorure, la marbrure, la parure (des termes techniques pour désigner des professionnels qui font les titres ou les reprises de dorure à l'or sur le dos, les papiers à l'intérieur, décorés selon des méthodes ancestrales, le dédoublement des cuirs en reliure). On parle de mesures préventives et de conservation plus que d'intervention. Quand on intervient, c'est souvent trop tard. Je me situe entre les deux options, je décide d'intervenir ou non.

À aucun moment je ne me dis que je n'ai pas la chance d'être née dans un milieu privilégié pour pouvoir accéder à ces trésors. Tout au plus, je me dis

que ma famille, en n'écouter pas mon désir profond de devenir archéologue à quinze ans, m'a fait perdre du temps, la santé et de l'énergie, une certaine forme de joie qui me caractérisait.

Déontologie, charte, interdisciplinarité, normes, réseaux, des mots qui sont comme autant d'obstacles à ce que vous puissiez vivre de votre métier. Vous le savez tout au fond de vous, vous êtes faite pour ce métier, il est votre chair, votre sang et votre pain quotidien. L'arrêter est pire que tout. Le continuer vous mène dans une profonde dépression en ces temps de spectacles et d'argent public gaspillé.

Je décris patiemment toutes les étapes de la reliure et de la restauration de cas de figures réalisés dans mon atelier. J'indique mes prestataires extérieurs, mes recettes d'atelier en mettant en parallèle les règles déontologiques et de réversibilité du travail, de non transformation, de quantum suffit, de discrétion de mon travail dans un ensemble stylistique à préserver pour chaque livre choisi en fonction de la difficulté, de la particularité, de l'originalité de la structure. J'ai l'impression d'être dans le ton de ce que j'ai lu. 4 ans de lecture de thèses, de rapports du CNRS, d'analyses et d'hypothèses historiques. Des dizaines de lignes sur le net, des dossiers virtuels téléchargés, cinq étagères qui ploient sous les livres.

Je ne me suis pas ménagée, souvent épuisée mentalement par mes réflexions, mes propres recherches et comparaisons de toutes ces hypothèses ; je me suis forgée une culture personnelle qui est ma colonne vertébrale. Elle est importante, vous le verrez tout à l'heure, parce que face à ce jury de sept universitaires, tous issus du même moule, c'est mon armure, ma structure, des biscuits à leur donner à manger.

J'ai souvent délaissé mon travail pour lire et comprendre, regarder tous ces livres médiévaux numérisés. Le réseau des bibliothèques virtuelles s'est beaucoup structuré pendant ces 4 dernières années. J'en profite largement. Mes clients se font de plus en plus rares, ceux qui restent par amitié me voient m'étioler et commencent à me dire que je me trompe peut-être de combat. Qu'à quarante-huit ans, le train des études est passé. On ne m'attend pas.

Je réponds que j'ai trop investi pour m'arrêter maintenant et que persévérer est ma ligne de conduite. Je m'obstine dans ce mur qu'est l'administration.

Je m'interroge sur mes compétences, je doute. Je me remets au travail.

Et là, surprise, ma pratique est plus mûre, plus sûre. Mes choix sont moins difficiles. Toutes ces heures passées à apprendre l'histoire des gestes et des pratiques à travers les âges et les lieux géographiques m'ont donné une force et une assurance que je ne me connaissais pas : celle de l'expérience.

Je repars confiante : 18 ans que j'exerce ce métier, 11 que je suis installée à mon compte, des diplômes et 4 ans d'études autodidactes historiques et philologiques appliquées à la réalisation pratique dans mon atelier. Bien sûr, je n'ai pas la prétention de tout connaître. Le savoir encyclopédique est inintéressant si on n'en fait rien et, surtout, avec internet, le monde du savoir a changé pour qui veut bien travailler. C'est ce que je crois avant d'aller à l'entretien du jury de cette V.A.E où j'ai mis tous mes espoirs pour l'avenir, le mien et celui de ma fille.

Le dossier n°2

Je reçois enfin le dossier n°2, plus détaillé, avec des cases plus nombreuses. Je le remplis patiemment, aidée d'une amie qui relira et pointera à juste titre les faiblesses de celui-ci. Je choisis beaucoup de photos parce qu'après tout, c'est une validation d'acquis de l'expérience et qu'en restauration, l'expérience, c'est concret : on décrit, on analyse, on établit une liste déontologique des hypothèses de restauration avec leurs possibles effets sur l'état du livre par rapport à son état actuel. On décide alors d'intervenir ou non. C'est là qu'est le principal danger : l'intervention peut faire perdre beaucoup d'éléments, qui seraient alors à jamais inaccessibles aux générations suivantes.

Une question s'insinue : mais qui se soucie de ce que je fais ? Je fais taire ma conscience et ma lucidité. Moi je m'en soucie, c'est déjà bien, non ?

Je rédige 20 dossiers, ne ménageant pas ma peine. Je n'ai pas le temps de faire la synthèse de mes lectures. La méthode me fait défaut : partout, sur des supports différents que je maîtrise par le seul jeu de ma mémoire, j'ai rédigé des bouts de résumés et il ne me semble pas pertinent de faire le singe savant devant plus fort que moi en matière universitaire. Je sais que je sais et les recherches, une fois devant un travail, sont relatives au cas de figure que vous avez sous les yeux : un livre est un objet unique. Pas 2 pareils, pas 3, un seul qui a passé le temps avec plus ou moins de bonheur.

Je me prépare mentalement à répondre aux questions embêtantes qui peuvent me faire perdre pied. Je maîtrise mon métier. Je mets des extraits d'arguments que je ne reformule pas mais dont je cite les sources pour appuyer mes contre-expertises.

Les membres du jury ne liront qu'en diagonale. Phrase entendue pendant l'entretien : « N'importe qui peut copier et plagier des thèses et s'en faire l'auteur puis venir prétendre à un niveau requis pour ce diplôme. » Je lui demande si elle a lu ma bibliographie et ma thèse ? Pas de réponse.

Quelques méls de correspondance polie avec l'équipe enseignante me font douter de la pertinence de mes choix. J'ai fait un seul dossier papier de 600 pages qui m'a coûté 300 euros : photos couleur, mises en page soignées, orthographe et syntaxe correctes, du mieux que je pouvais. J'aime mon métier, je pense donc avoir de bonnes chances d'intéresser mon auditoire et leur montrer que je veux ce diplôme parce que le travail que je réalise fait de moi une professionnelle d'exception, à la hauteur des autres professionnels que j'admire dans ce métier. Ils sont peu en France, trois, quatre tout au plus. Je veux être à cette hauteur.

Plus tard, je me rendrai compte qu'ils ne savent pas tout ce que je sais parce qu'ils travaillent sans se poser toutes les questions que je me pose. Ils se battent aussi pour obtenir des marchés avec l'avantage d'être deux ou bien placés, en ville. Je pleure de cette fatalité qui fait de moi un être seul, isolé, obligé de tout obtenir à l'arraché avec l'anathème de cette famille et de son histoire qui pollue ma vie.

Elle revient devant la scène de ma vie. Bientôt 50 ans, jusqu'à quand vais-je encore devoir subir le poids de plomb de leurs choix délétères ?

Je reçois un appel d'une dame qui s'excuse de m'avoir envoyé la convocation à l'entretien d'une autre candidate. Je n'ai jamais reçu de convocation. Ni la mienne, ni celui d'une autre candidate. Je commence à douter. J'ai très peur, les crises d'angoisses et de panique reviennent. Je dors mal les 15 jours avant l'épreuve.

Je sais ce que sera l'épreuve : un entretien de 20 minutes à l'issue d'une heure d'étude d'un cas de figure. Puis un entretien d'une heure et quart sur le dossier, mon travail, mes motivations.

Je repère les lieux sur Internet, visualise par Google Earth. C'est dans un

quartier populaire refait de Paris, le long du périphérique. Je prends mes billets en TGV, c'est très cher : 128 euros l'aller-retour. De Montparnasse à Front Populaire, je dois prendre le métro, lignes 4, 12 et 7. Tout se mélange dans ma tête si posée d'habitude. Je ne me souviens pas avoir eu aussi peur de ne pas être à l'heure, de ne plus savoir. J'ai chaud des jours à l'avance.

Je me reprends. Les dés sont jetés. Je dois aller au bout. Et puis si je ne réussis pas, j'ai 5 ans pour représenter ma VAE. Trop d'investissements personnels et financiers pour renoncer. Je suis chef d'entreprise et les choix que je fais pour progresser, m'élever vers le haut sont sans appel. J'y crois. Je crois en moi. Même si, depuis le début d'année, je sens que quelque chose ne va pas et que cela ne dépend pas forcément de moi

La France est un pays de réseaux et je ne suis d'aucun réseau, d'aucune chapelle. Le destin semble me réserver de grandes épreuves et je suis toujours là, droite, forte, à faire face au souffle de la tempête et du chaos. Je me sens appelée de l'intérieur vers cette mémoire que représentent les livres.

La Validation des Acquis de l'Expérience est de ces dispositifs, payants, en tout 800 euros d'inscription pour l'école.

L'épreuve

Je me lève, fébrile, ma tenue simple préparée la veille, une douche, petit-déjeuner léger. Personne pour me souhaiter bon courage, si, un message d'une amie. Je m'envole vers mon destin, confiante, des calmants en poche, on ne sait jamais ; je ne pense plus, j'y vais.

Vendôme Villiers, petite gare TGV en sursis, je monte dans le train, 45 minutes de trajet jusqu'à Montparnasse. Je suis venue si souvent à Paris pour d'autres raisons : des courses, des livraisons de livres à quelques clients providentiels, des rendez-vous amicaux, amoureux. Je suis convoquée à 14 h 30. Je repère le bus 96, il m'emmène au Louvre. Je décide d'y passer la matinée ; la librairie avec ses cadeaux en forme de tableaux magnets, des bijoux anciens, copies de scarabée, de colliers égyptiens et de perles orientales, Sekhmet est là, Khépri aussi, un joli foulard. J'ai déjà dépensé beaucoup d'argent pour cette VAE. Je reste devant les vitrines et m'octroie un café au bar du Louvre.

C'est l'heure de se remettre en route ; toujours en panique, je reprends le métro au Pont des Arts, me perds, transpire. Un calvaire.

J'arrive en bas du boulevard du Président Wilson, La Plaine Saint Denis. Avec surprise, c'est neuf partout, des bâtiments impersonnels et de grandes affiches vous proposent d'acheter sur plan des appartements aux proportions impressionnantes. Je trouve le numéro de l'école et vois le bâtiment au fond de la cour. Mon esprit est entre la nausée et la faim. Il faut manger. Un petit restaurant asiatique : sushis, riz et thé. 12 euros. Ce sera léger. Je termine, paie et me dirige vers l'école.

Un gardien m'annonce. Je suis accueillie avec chaleur, dirigée vers la pièce d'étude d'un livre. Je le regarde. Il est dans un sale état : le plat supérieur est cassé, la garde intérieure est déchirée en partie. On ne peut le manipuler qu'avec d'extrêmes précautions. L'intérieur est en état. Un Thielman Kerver . Il a été travaillé mais je sens que tout le travail n'a pas pu se faire en raison de la perte d'éléments trop évidente. Le cuir, un veau brun, est finement décoré à froid avec des fleurons fin XVe début XVIe. Paris, c'est l'école de Paris, juste avant l'invasion des Aldes et de ces petits formats qui vont révolutionner le monde des livres humanistes et la Renaissance sous François Ier.

Le corps d'ouvrage est bon. Je fais ce que l'on appelle un constat d'état : établir une fiche précise de l'état dans lequel est le livre, définir son style, donner des informations d'histoire, de date, d'auteur, d'imprimeur, de contenu, de tailles, de manques, de matériaux, de couleurs, de techniques de couture, de couverture.

Sans l'aide de mon ordinateur, je mesure mes lacunes. Je ne sais plus qui est Thielman Kerver. Je connais mieux Gryphe, Alde, Simon de Colines et d'autres imprimeurs de la Renaissance.

Le style du livre est celui des premiers imprimés; les ais en bois (ce qui sert de couverture au livre) seront difficiles à restaurer en gardant l'intégrité des gardes intérieures qui, écrites à l'encre brune, me laisse présager que l'écriture s'effacera si on humidifie, même légèrement. Un sérieux problème que ce livre qui a plus de 400 ans. Que ferais-je si un client m'apportait ce livre chez moi Je ne vois pas passer l'heure de préparation.

On vient me chercher. Les présentations se font. C'est bon enfant jusqu'à ce qu'une des enseignantes me dise que je n'espère quand même pas obtenir

le diplôme que les élèves préparent en 5 ans dans cet établissement. Le rideau se ferme sur 4 ans d'investissement, sur mes espérances, sur ma vie de restauratrice en quête de reconnaissance et de diplôme pour progresser dans ce monde et enfin travailler avec les bibliothèques, le jour où elles auront les budgets. Je suis compétente, mais je ne suis pas de la maison ! Je n'ai pas suivi les cours de cet institut, ni le formatage en règle, ni même écouté ou lu les thèses de leurs étudiants. Comment puis-je oser prétendre à un diplôme sans même savoir que les thèses sont toutes rédigées sur le même plan, que je n'ai pas. Pour eux, je n'ai pas le niveau, je ne suis pas autonome... Une suite d'arguments m'est assénée pour me prouver que je ne suis pas digne d'être diplômée.

J'ai amené 2 cas de figure qui attestent de la réalité et du sérieux de mon travail ; je me défends sans larmoiements mais avec force et conviction : « Messieurs, Dames, c'est une validation des acquis professionnels, vos étudiants ne savent rien faire chez moi. Et puis chef d'entreprise depuis 11 ans, je prends des décisions tous les jours dont celle de continuer chaque matin à me lever et à prospecter pour avoir de nouveaux marchés. Je travaille... » À la proposition de m'inscrire à leur école pour suivre leur formation à plein temps pendant 5 ans, je répondrai : « Et quid de ma fille, de la façon dont je gagne ma vie tous les jours? » À celle de venir écouter les soutenances de thèses de leurs étudiants : « Quid des frais et de ces journées non productives? » À leur demande de mon chiffre d'affaires pour savoir quelle est l'ampleur de mon travail : « 10 000 euros de CA pour l'année », d'où ma motivation pour passer un diplôme et accéder à ces putains de livres que vous gardez enfermés dans les bibliothèques faute de budgets ; je prépare l'avenir.

L'humiliation suprême : « Vous voulez dire 10 000 euros de résultat ? » « Non, Monsieur, ce serait trop beau. Mais je me bats parce que je suis compétente et que j'aime mon métier. Je suis honnête dans chacune de mes démarches. »

Je sais les livres. Je les rêve, j'en deviens folle, je veux être enterrée dans un cercueil tapissé de feuilles d'incunables laissés à la dérive dans vos kilomètres de rayonnages en souffrance.

Je suis repartie, saluée chaleureusement par l'ancien directeur, qui venait

de passer ses fonctions au nouveau directeur, à l'heure pour mon train, la mort dans l'âme. Ils n'ont rien dit de mon dossier. Ni de mon travail, de mes gestes. Tout ce qui concernait mon expérience décrite dans ce que j'appelle fièrement mon mémoire n'a suscité aucun débat, aucune discussion. Ils m'ont demandé à la fin pourquoi je voulais un diplôme ? Aucune de ces personnes en place n'a réalisé que j'entraais dans une profonde dépression en constatant qu'ils n'avaient pas idée de mes préoccupations matérielles, de mon avenir et de la façon dont j'allais gagner ma vie dans les 20 ans qui viennent avec un métier que j'aime et qui est le mien depuis 18 ans.

Cette enseignante restauratrice qui m'a fustigée du regard tout le long des 2 heures et demie, m'a demandé si je me rendais compte que j'allais porter le nom de l'école à travers ma pratique. Elle ne s'est pas demandé si l'école ne serait pas fière de diplômer quelqu'un d'autodidacte qui pratique avec autant d'amour son métier.

Les diplômés ne sont pas tout. Les individus qui pratiquent leur métier avec rigueur, foi et amour peuvent apporter une valeur ajoutée aux entreprises, aux institutions, aux écoles. J'ai tu cette réponse. Elle est restée dans ma gorge pendant une semaine, me privant de l'usage de mes cordes vocales.

Colophon

Je sais vos décisions difficiles, vos politiques de mise en avant et les concurrences des autres écoles. Chacun ses prés carrés, son parcours du combattant pour se placer auprès des mécènes qui, désormais, en place et lieu de l'État, budgètent les restaurations des livres en péril sans avoir la moindre notion de ce qui doit être fait de ce qui ne doit pas l'être.

Dans mon monde, tout doit être préservé pour faire connaître aux générations futures le temps des anciens, celui où l'écriture répondait à un besoin de sacré.

Je suis dépositaire d'une urgence à vouloir gagner ma vie en restaurant des livres et toutes les règles de déontologie que j'ai patiemment lues ne remplacent pas mon expérience, ma sensibilité, la finesse de mon raisonnement.

Je n'ai pas réussi. Vais-je devoir faire une croix sur ce métier parce que le système universitaire en France a décidé de m'ignorer ?